

LE NUMERO : 5 CENTIMES

LEXPRESS de LYON

ILLUSTRÉ

Imprimerie de l'Express de Lyon.

ABONNEMENTS : { Un an 3 fr.
 Six mois 2 fr.
 Trois mois 1 fr.
 LYON ET DÉPARTEMENTS { Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à l'Express de Lyon

PARAISANT LE DIMANCHE
 ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

5^e Année N° 2.
 Dimanche 13 Janvier 1901.



Manifestations à Londres en l'honneur de Lord Roberts



RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

La pénible expérience que font en ce moment les anglais dans l'Afrique Australe ne paraît pas les avoir guéris de la folie impérialiste.

Plus que jamais, la Grande-Bretagne s'obstine dans ses idées annexionnistes, et l'imminente menace des pires catastrophes ne la fera pas reculer.

Les États-Unis que tourmente depuis longtemps la même fièvre, pour le moment, plus incertaine. Ils ont sur les bras, aux Philippines une difficile entreprise et la question cubaine, toujours pendante, menace de se compliquer.

On se souvient des protestations de désintéressement que multiplia au début de la guerre le gouvernement des États-Unis. L'indépendance fut formellement promise à l'île révoltée, et grâce à ces déclarations catégoriques, les volontaires américains obtinrent des insurgés un concours sans réserves.

Ces engagements sont restés jusqu'à présent lettre morte, et ce n'est pas sans vraisemblance que l'on prête aux Américains le secret dessein de les répudier.

Aussi les Cubains, qui nourrissent encore l'espoir que le drapeau des États-Unis cessera un jour de flotter sur leur île, sont-ils fort émus d'un discours prononcé récemment à Saint-Louis par le général Lee, ancien consul général à la Havane, au moment de la guerre hispano-américaine.

Il a déclaré sans aucun détour que le drapeau américain resterait à Cuba.

Étant données ses attaches intimes avec le gouvernement, on ne doute pas qu'il ait, en s'exprimant ainsi, révélé les intentions secrètes des conseillers de M. Mac-Kinley, malgré la répudiation officielle de cette déclaration a été l'objet.

On comprend que le gouvernement de Washington n'ait pu faire autrement que de désavouer un langage trop compromettant, au moment surtout où des négociations très délicates se poursuivent, en vue de réserver aux États-Unis le contrôle des affaires extérieures de la future république cubaine.

Mais ces dénégations sont elles bien sincères ? Nous le saurons prochainement, car la situation actuelle de Cuba ne saurait se prolonger sans de graves dangers, et le moment est venu d'établir dans la grande île un régime définitif.

L'exemple des Philippines où la conquête est à peine plus avancée qu'au premier jour fera peut-être réfléchir les impérialistes les plus déterminés et c'est peut-être au nom de leurs intérêts que les États-Unis prendront la mesure que leur imposerait, à défaut de toute autre considération, la voix de l'honneur.

La télégraphie sans fil semble définitivement sortie de la période expérimentale et commence à entrer dans la voie des réalisations pratiques.

Cette étonnante découverte a ouvert, semble-t-il, une voie nouvelle, car voici qu'un inventeur américain vient de réussir des expériences de téléphonie sans fil.

C'est à Minneapolis que l'ingénieur James Kelsey a fait fonctionner ce appareil, sous le contrôle d'une commission spéciale.

Il a pu transmettre des messages d'une rive à l'autre du Mississippi, c'est-à-dire à une distance de plus de 1200 pieds, bien que les conditions atmosphériques fussent aussi mauvaises que possible. Les récepteurs étaient gelés à la fin de l'expérience et le chemin de fer électrique qui se trouve à proximité influait les instruments.

Les résultats obtenus sont, cependant aussi démonstratifs que possible, et prouvent que la téléphonie sans fils est désormais une réalité.

Sans doute, il y a encore beaucoup à faire, mais toutes les inventions, même les plus considérables, ont eu ces débuts modestes.

Enregistrons donc cette nouvelle victoire de la science comme un problème résolu en principe, mais dont la solution définitive est léguée au siècle prochain.

Le jeu est une des passions les plus profondément enracinées au cœur de l'homme. Il sévit chez les peuples primitifs, mais ses ravages ne s'atténuent pas toujours par la civilisation et nos sociétés modernes doivent aussi compter avec lui.

Dans les pays même où l'on a édicté des lois spéciales pour combattre un penchant trop accentué, les joueurs savent user d'une foule de moyens pour se livrer sans risques à leurs goûts favoris. Et les gouvernements eux-mêmes s'en font une affaire, tantôt fermant les yeux devant les infractions les plus anodines, tantôt créant un dérivatif en organisant le jeu sous une forme dissimulée. Les courses de chevaux,

par exemple, ne sont pas autre chose, le plus souvent, qu'un prétexte à paris. Mais il faut à certaines gens les émotions du jeu proprement dit, et ils ne reculent devant rien pour se les procurer.

Un syndicat important vient de se constituer en Angleterre dans le but de construire un *gambling ship* ou navire de jeu.

On désigne déjà là-bas cet établissement très vingtème siècle sous le nom expressif de « Monte-Carlo flottant ».

Pour ne pas s'exposer aux rigueurs de la loi anglaise qui défend, sous les peines les plus sévères, les jeux de hasard, l'étrange navire, qui fera, tour à tour durant la belle saison toutes les stations balnéaires de la côte, sera prudemment ancré à trois milles du rivage, distance légale.

De cette façon, les heureux « pontes » trouveront, à une courte distance de Londres, de quoi satisfaire leur passion tout en se jouant de la loi anglaise et de la police.

Mais, après cela, attendons-nous à voir se modifier le vocabulaire des joueurs. On ne prendra plus une « culotte », mais probablement un « grain » ou un « coup de mer ».

Aux yeux des étrangers, et plus spécialement des caricaturistes, il existait, jusqu'ici, deux types classiques de l'Anglais. C'était tantôt un visage maigre, allongé, aux traits accentués, encadré de longs favoris, tantôt une face rose, parfois pourprée, sévèrement rasée.

Il paraît que nous ne connaîtrons bientôt plus ni l'un ni l'autre de ces deux aspects et c'est à lord Roberts que nous sommes redevables de cette nouveauté. Le vieux maréchal a laissé pousser pendant la durée de la campagne du Transvaal une petite barbe en pointe, rappelant l'« impériale », jadis portée en France. Aussitôt, il est devenu de bon ton, à Londres, d'arborer cette petite moustache en l'honneur de lord Roberts.

C'est une manifestation un peu enfantine, sans doute, mais qui a bien son côté touchant.

Et comme une bonne moitié du continent se conforme aux modes de Londres, bien des gens vont suivre des habitudes dont ils se sont loin de soupçonner l'origine inattendue.

NOS GRAVURES

UNE PÊCHE AU SANGLIER

Un sanglier, traqué par des chasseurs dans la forêt de Lanterneau se mit résolument à la mer pour aborder sur la côte de Plougas-el, non loin de Brest.

Il fut aperçu par un employé M. Lucas qui, aidé d'un matelot, mit un canot en mer et parvint à le rejoindre après un parcours de près de 2 kilomètres.

L'animal rendu furieux par les coups de gaffe qui lui étaient portés, attaqua le canot et faillit le faire chavirer.

On parvint enfin, après de longs efforts à lui passer autour du corps une forte amarre et à le traîner sur la grève.

Arrivé sur la terre ferme, le sanglier de plus en plus furieux, essaya de se jeter sur les personnes qui cette chasse, certainement unique en son genre, avait attirées sur la plage. Mais un vigoureux coup de masse le mit définitivement hors de combat.

L'animal, qui pesait plus de 120 kilogs mesurait 1 mètre 65 cent. de longueur.

LA FOULE ANGLAISE ACCLAMANT LORD ROBERTS À SON ARRIVÉE À LONDRES

En quittant l'Afrique Australe pour rentrer en Angleterre, le maréchal Roberts avait annoncé que la guerre était virtuellement terminée. Les événements n'ont pas tardé à démentir cette affirmation trop optimiste.

Le vieux homme de guerre n'en a pas moins été reçu en vainqueur, et c'est avec un enthousiasme délirant que la foule l'a acclamé à son arrivée à Londres. A la vérité, cet accueil est assez explicable.

Si Lord Roberts n'a pas terminé la guerre, il a du moins, dès son arrivée au Transvaal rétabli les affaires de l'Angleterre, fort compromises par ses incapables prédécesseurs. Il a conduit la campagne avec prudence et méthode, et malgré l'écrasante supériorité de son armée et les ressources de toute nature qui ne lui ont pas été ménagées, il serait injuste de lui dénier tout mérite.

Enfin, bien que dans ces derniers mois il ait approuvé ou toléré de honteux excès, il avait fait preuve au début d'une modération et d'une humanité relatives que l'on ne retrouvera pas chez son successeur l'implacable Kitchener.

LA LEÇON D'ÉLOQUENCE

PERSONNAGES :

UN AVOCAT. — UN ACTEUR.

L'AVOCAT, entrant. — Monsieur Carlier, du théâtre de l'Odéon, n'est-ce pas ?

L'ACTEUR. — Lui-même, Monsieur.

L'AVOCAT. — Monsieur, ma visite va vous sembler bizarre... J'étais à l'Odéon, hier soir... Je vous ai vu.

L'ACTEUR. — Dans le Cid ?

L'AVOCAT. — Oui... Vous jouiez Rodrigue... Vous êtes merveilleux !...

L'ACTEUR. — Oh ! monsieur !...

L'AVOCAT. — Si, merveilleux !... Un « creux », une force, une flamme !

L'ACTEUR. — Monsieur !...

L'AVOCAT. — Ne vous défendez pas !... Vous avez un « creux »... Oh ! ce « creux » !... Ah ! si j'avais ce « creux »-là !...

L'ACTEUR. — Vous êtes artiste, monsieur ?

L'AVOCAT. — Oui et non, monsieur... Je suis avocat !...

L'ACTEUR. — Ah !... Enchanté, monsieur !

L'AVOCAT. — L'avocat n'est qu'une sorte d'acteur, puisque la Justice est souvent une comédie... parfois aussi un drame.

L'ACTEUR. — Il me semble, monsieur, que pour un avocat !...

L'AVOCAT. — Je vais un peu loin ?...

L'ACTEUR. — Je n'osais pas le dire.

L'AVOCAT. — Chacun a ses idées.

L'ACTEUR. — Et... à quoi dois-je, monsieur, l'honneur de votre visite ?

L'AVOCAT. — Voici, monsieur... Je suis avocat, c'est vrai, mais je ne plaide jamais... Ou, du moins, je n'ai jamais plaidé.

L'ACTEUR. — Vraiment ?

L'AVOCAT. — Non, jamais. On a voulu que je fusse avocat, je me suis laissé faire. Voilà tout.

L'ACTEUR. — Vous aimez l'étude ?

L'AVOCAT. — Non, mais il n'est pas besoin d'étudier pour être avocat. On va au Quartier Latin, on boit des books, et on est reçu licencié en droit.

L'ACTEUR. — Charmant !

L'AVOCAT. — Si on persiste, on est nommé juge !

L'ACTEUR. — Vous n'avez pas persisté ?

L'AVOCAT. — Non... J'ai d'autres goûts... Mais j'ai aussi une famille.

L'ACTEUR. — Ah ! ah ! une vocation contrariée !

L'AVOCAT. — Justement.

L'ACTEUR. — Vous voulez entrer au théâtre ?

L'AVOCAT. — Moi ?... Nullement... Je vis fort bien sans gloire.

L'ACTEUR. — Alors, cette vocation contrariée dont vous parlez ?

L'AVOCAT. — Monsieur, je ne suis pas exigeant : je demande à ne rien faire.

L'ACTEUR. — Vous êtes riche ?

L'AVOCAT. — Personnellement, non ; mais j'ai un père qui a la bonté de l'être.

L'ACTEUR. — Mes compliments !

L'AVOCAT. — Je peux même dire que j'ai deux pères.

L'ACTEUR. — C'est tout à fait du luxe !

L'AVOCAT. — Deux pères, dont l'un, du reste, n'est qu'un oncle. Il me gâtait aussi. Et soudain, patatras !...

L'ACTEUR. — On vous coupe les vivres ?

L'AVOCAT. — Vous l'avez deviné.

L'ACTEUR. — Conclusion ?

L'AVOCAT. — Je n'ai plus qu'un parti à prendre : en finir avec la vie !...

L'ACTEUR. — Fichtre !

L'AVOCAT. — La vie de garçon !

L'ACTEUR. — Ah ! bon !

L'AVOCAT. — Et me marier.

L'ACTEUR. — Fort bien ; de mieux en mieux !

L'AVOCAT. — La jeune fille est toute trouvée... chérie, te, riche, dodue...

L'ACTEUR. — Dodue ?

L'AVOCAT. — Dodue.

L'ACTEUR. — Tous les bonheurs.

L'AVOCAT. — Et je l'aime !... Mais à ce mariage on met une condition : c'est que je plaiderai au moins une fois... On ne veut pas d'un avocat honoraire... Bref, je vais plaider.

L'ACTEUR. — Vous avez une cause ?

L'AVOCAT. — Étonnante... effrayante même, à parler franc !

L'ACTEUR. — Je vous félicite,

L'AVOCAT. — Merci pour papa... C'est lui qui a décroché l'affaire... Il connaît le bâtonnier de l'Ordre des avocats ; il est allé le voir et on m'a désigné d'office pour défendre Carabou...

(L'acteur d'un mouvement d'effroi.)

L'ACTEUR. — Carabou ? le hideux Carabou ? le monstre du jour, l'assassin de la rue des Dames ?...

L'AVOCAT. — Parfaitement, monsieur.

L'ACTEUR. — Le défenseur de Carabou !... C'est vous ?... Votre nom est dans tous les journaux.

L'AVOCAT. — Hélas !

L'ACTEUR. — Vous êtes maître Guichard ?

L'AVOCAT. — En personne.

L'ACTEUR. — Il n'est question que de vous.

L'AVOCAT. — Malgré moi, croyez-le.

L'ACTEUR. — Malgré vous ?... Une cause célèbre !... Car c'est une cause célèbre... Ce bandit horrible qui ne voulait d'aucun avocat !...

L'AVOCAT. — Ne m'en parlez pas !... Je me disais : « En voilà un au moins que je suis sûr de ne pas défendre ! »... Mais il a changé d'idée.

L'ACTEUR. — Quelle réclame !... ou plutôt quel honneur !

L'AVOCAT. — C'est la même chose.

L'ACTEUR. — Vous êtes en vedette, lancé, arrivé !...

L'AVOCAT. — Comme vous y allez !... Et si devant le jury j'annonce, je bégaye, je me trouve mal ?...

L'ACTEUR. — Oh ! oh !...

L'AVOCAT. — Il n'y a pas de « oh ! oh ! ». Je me connais, Je ne suis pas tragique, moi : je suis froussard ! Alors, que se passe-t-il ? Ma fiancée me repudie, ma famille me renie... Je suis perdu, fini, brûlé !... On m'envoie quelque part, aux colonies, dans la magistrature !

L'ACTEUR. — Et que voulez-vous de moi, monsieur ?

L'AVOCAT. — Vous m'avez emballé, hier, et je serais heureux de travailler ma plaidoirie avec vous.

L'ACTEUR. — Rien de plus simple.

L'AVOCAT. — Vous êtes d'une force dans le sublime et le terrible, sapristi !... Tandis que moi, sorti de la gaudriole, plus personne !... Ah si encore j'avais à débiter dans une petite affaire, à la 9^e Chambre ; mais un procès en Cour d'assises !... Brrr !... Une salle immense, des robes rouges, toute la presse... Des pièces à conviction et la guillotine en perspective !... Ah ! non, ça n'est pas drôle !... Et si je n'obtiens pas au moins les circonstances atténuantes pour Carabou, je suis flambé ! Pas de mariage ! Clémentine m'a dit... Elle s'appelle Clémentine... Clémentine m'a dit : « Je veux que vous le sauviez ! »

L'ACTEUR. — Pourquoi donc ça ?

L'AVOCAT. — Je vous demande un peu !... Un misérable qui a coupé sa femme en morceaux et qui l'a fait cuire !... Je crois même qu'il en a mangé !... Mais allez donc raisonner une jeune fille qui a son idée !... « Sa femme l'avait trahi, dit-elle : il s'est vengé ; il a bien fait ! »... Toutes les jeunes filles parlent ainsi avant le mariage, mais après... Enfin ! n'importe ! je le sauverai !... Aidez-moi.

L'ACTEUR. — Volontiers.

(Ils se serrent la main.)

L'AVOCAT. — Je plaide la jalousie.

L'ACTEUR. — Vous en faites un Othello ?

L'AVOCAT. — Oui, l'Othello des Batignolles.

L'ACTEUR. — Ne plaisantons pas ; il faut viser au tragique !

L'AVOCAT. — Vous avez raison ; je suis incorrigible !

L'ACTEUR. — Eh bien ! travaillons... Imaginez que vous êtes devant le Jury... En avant les grands effets !... Tenez, voici la barre. Sauvez Carabou ! Il est là derrière vous.

L'AVOCAT. — Ne dites pas ça ! vous me faites peur !

L'ACTEUR. — Ne craignez rien ! les gardes le surveillent.

L'AVOCAT. — Je ne suis pas à mon aise ; il me manque ma robe d'avocat.

L'ACTEUR. — Votre robe ?... Tenez, drapiez-vous là-dedans.

(Il lui tend un drap qui se trouve sur une chaise.)

L'AVOCAT. — Dans ce drap ?

L'ACTEUR. — C'est avec ce drap que j'étudie l'Hippolyte de Phèdre ; c'est presque une toge.

L'AVOCAT. — J'aurai l'air d'un revenant.

L'ACTEUR. — Vous aurez l'air d'un Romain !

L'AVOCAT. — Crieron ?

L'ACTEUR. — Allons, commençons. La Cour est à votre droite, le Jury devant vous. Plaidez.

L'AVOCAT. — Oui.

(Il envoie un baiser à un être imaginaire, à gauche.)

L'ACTEUR. — Quoi ?... que signifie ?

L'AVOCAT. — J'envoie un baiser à Clémentine qui est là, à gauche, c'est pour me donner du courage.

L'ACTEUR, froid. — Bon !... Après ?

L'AVOCAT. — Quel air sérieux !... Ah ! vous avez la chance d'être grave, vous !

L'ACTEUR. — Mais, sapristi ! nous préparons un drame et non un vaudeville !

L'AVOCAT. — Ne vous fâchez pas, j'y arrive !

(Il prend son élan.) Voyons, voyons !... (Ton d'acteur révolté.) « Messieurs, l'homme que je viens défendre ici n'est pas un criminel, quoi qu'en ait dit tout à l'heure M. l'avocat-général... »

L'ACTEUR. — Mauvais, ça !

L'AVOCAT. — C'est mauvais ?

L'ACTEUR. — Très mauvais... archi-mauvais !

L'AVOCAT. — Parbleu ! c'est que j'ai le trac !

L'ACTEUR. — Vous n'affirmiez pas, vous n'écoutez pas du premier coup l'avocat-général !... Vous manquez d'ampleur... Écoutez-moi, j'ai gardé-moi ! (Avec une éloquence emphatique.) « Messieurs, l'homme que je viens défendre ici n'est pas un criminel, quoi qu'en ait dit tout à l'heure M. l'avocat-général !... »

L'AVOCAT. — Bravo !

L'ACTEUR. — Bon ! c'est que je n'ai pas comme vous le prestige de la toge !

L'AVOCAT, regardant le drap. — Le prestige ?...

L'ACTEUR. — Allons! de l'élan!... Ouvrez vos ailes!
L'AVOCAT, battant l'air de ses coudes. — Mes ailes! mes ailes!... Eh bien! non, vrai! jamais je ne pourrai!...

(Il a un geste désespéré.)

L'ACTEUR. — Comment! « jamais! »... Ayez du cœur, que diable! Enflammez-vous au flambeau de l'Amour!...

L'AVOCAT. — Je ne demandais pas mieux, mais je ne peux pas!

L'ACTEUR. — Malheureux, sortez de vos-mêmes!... Regardez la jeune fille que vous aimez, là, à gauche... Sachez conquérir le bonheur!... Elle vous écoute, elle vous contemple!

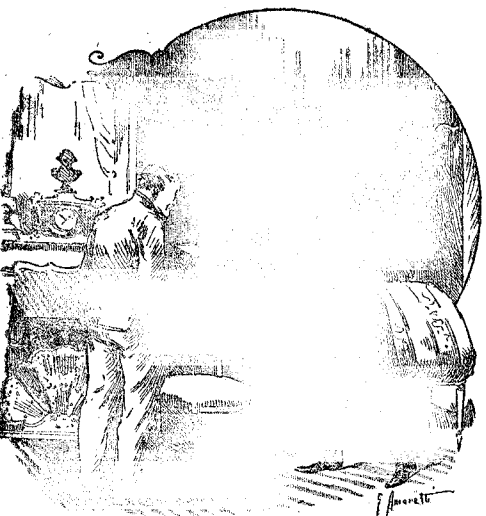
L'AVOCAT. — Que n'est-elle ici réellement! Elle m'inspirerait. Je l'aime tant! C'est une perle...

L'ACTEUR. — Dodue!

L'AVOCAT. — Dodue... Ah! si elle était là!... Ah! ex! il me vient une idée!... Vous allez faire Clémentine.

L'ACTEUR. — Moi! je vais faire Clémentine?

L'AVOCAT. — Prenons trois chaises... (Il va et vient, disposant les sièges.) Celle de droite, c'est sa mère. (Il avise un gros coussin.) Avec ce



coussin dessus... Elle est un peu forte la maman... La chaise de gauche, c'est son père...

L'ACTEUR. — Toute la famille!

L'AVOCAT. — Il est maigre, le papa, très maigre... Mettons les pincettes... Puis, vous, au milieu... (Il le fait asseoir.) Vous allez voir maintenant! vous allez voir!...

L'ACTEUR, prenant une petite voix flûtée. — Sauvez-le! sauvez-le!... (De sa voix naturelle.) Votre petit nom?

L'AVOCAT. — Alexandre.

L'ACTEUR. — C'est un grand nom... (De sa voix flûtée.) Sauvez-le, Alexandre!

L'AVOCAT. — Je m'en charge!

L'ACTEUR, de sa voix flûtée de femme. — Je vous aime, Alexandre!

L'AVOCAT. — Je vous adore, Clémentine! (Autre ton.) Je recommence (Plaidant.) « Messieurs, l'homme que je viens défendre ici n'est pas un criminel quel qu'en ait dit tout à l'heure M. l'avocat général; c'est une victime, une innocente victime... une victime de l'amour! »

L'ACTEUR, de sa voix de femme, à la chaise de droite. — Ah! maman!... (De sa voix naturelle.) Hardi! continuez!

L'AVOCAT, reprenant. — « Oui, une victime de l'amour... une victime... » (Autre ton.) Décidément, ça ne vient pas!... c'est l'intonation qui me manque... Dites-moi un peu l'apostrophe du Cid:

Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans!

L'ACTEUR, assis, déclamant d'un ton tranquille:

Paraissez, Navarrais, Maures et...

L'AVOCAT. — Plus fort, plus fort!... et plus terrible!... comme hier soir, au théâtre!...

(L'acteur se lève.)

L'ACTEUR, déclamant d'un ton effrayant:

Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans, Et tout ce que l'Espagne a d'urde vaillants! Unissez-vous ensemble, et faites une armée Pour combattre une main de la sorte armée! Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux! Pour en venir à bout, c'est trop peu que de vous!

L'AVOCAT. — Magnifique!... Superbe!... Ah! si Clem' m'aimait s'appeller! Chimène!

L'ACTEUR, de sa voix de femme. — Alexandre, songez à votre voyage de nocces!

L'AVOCAT, lui envoyant des baisers. — Oh! tréss! (Déclamant pour prendre le ton.) « Paraissez, Navarrais!... paraissez, Navarrais!... » (Plaidant.) « Paraissez, magistrats, agents et commissaires!... Montrez vous! osez venir à cette barre soutenir que cet infortuné est un assassin!... Je vous répondrai que c'est un martyr! »

L'ACTEUR, de sa voix naturelle. — Très bien!... parfait!

L'AVOCAT, plaidant. — « Messieurs... messieurs... » (D'un ton naturel.) Zut! je faiblis!

L'ACTEUR, de sa voix flûtée. — Alexandre, pechez à notre premier ent!

L'AVOCAT, envoyant encore des baisers. — Oh! ange! ange!... (Plaidant.) « Messieurs, parmi les femmes que vous avez pu connaître, il n'en est aucune qui ressemble, même de loin, à Angèle Carabou, dont il ne reste plus d'heureusement, que le souvenir!... Elle trahissait odieusement l'homme qui est devant vous au banc de l'accusation!... Et lui, l'innocent!... Que dis-je? il en était fou!... Il en était fou!... Il en était fou!... » (L'inspiration lui manque.) « Il en était fou... »

L'ACTEUR. — Eh bien! oui, c'est entendu!... Après?... Pensez à votre deuxième enfant!

L'AVOCAT, s'enflamant. — « Il en était fou, messieurs!... Il la comblait de présents!... Souvenez-vous que la veille du drame nous faisions encore don d'un misérable Angèle d'un caraco en tissu des Pyrénées! »

L'ACTEUR. — Bravo!

L'AVOCAT, plaidant. — « Que ne fut-il pour elle une tunique de Nessus! »

L'ACTEUR. — Ah! parfait, ça, parfait!

L'AVOCAT, continuant. — « Mais... mais nous ne rêvions que de félicité, et non de vengeance... quand, soudain, l'horrible vérité se découvrit!... »

L'ACTEUR. — Excellent.

L'AVOCAT, poursuivant. — « Alors, nous prenons en main, ô Justice, ton glaive, pour venger notre honneur!... Et vous osez nous appeler « monsieur », vous osez nous imputer à crime d'avoir mis une femme infidèle en un certain nombre de fragments dans une lessiveuse!... Mais, messieurs, mais, messieurs, vous ne savez donc pas ce que c'est que l'amour? »

L'ACTEUR. — Oh! dites-le!... (De sa voix flûtée.) Dites-le, Alexandre!

L'AVOCAT. — « L'amour... l'amour... oh! l'amour!... » (D'un ton naturel, jetant le drap.) Non, je ne le dirai pas!... C'est assez plaider!... Je suis sûr de moi, maintenant!... Je sauverai Carabou! J'ai une langue de feu dans la bouche!... Vous avez renouvelé pour moi le miracle de la Pentecôte!

L'ACTEUR. — Pas moi, pas moi... c'est Clémentine!

L'AVOCAT. — Oui, Clémentine, et le voyage de nocces, et le premier enfant, et le deuxième enfant, et le troisième enfant!... Mais c'est ça, l'amour, c'est ça le bonheur!... Une petite femme aimée, et des marmots, et une bonne cave, une bonne table, une vie tranquille!... L'amour, c'est tout ce que vous avez évoqué à mes yeux!... Et l'éloquence est venue!... Quel bon professeur vous êtes!

L'ACTEUR. — Quel excellent élève vous faites!

L'AVOCAT. — Monsieur Carlier, permettez-moi de vous inviter à mon mariage.

L'ACTEUR. — Et au procès de Carabou?

L'AVOCAT. — Comment donc!

L'ACTEUR. — Je serai de toutes les fêtes!

L'AVOCAT. — Que ne vous dois-je pas!... En quelques minutes, vous m'avez enseigné le fin du fin de l'art oratoire!

L'ACTEUR. — Oh!...

L'AVOCAT. — Quel talent!... Et ce « creux »! ah! ce « creux »! Vous serez, un jour, grand comme Talma!

L'ACTEUR. — Et vous serez un jour, vous, bâtonnier de l'Ordre!

Henri de NOUSSANNE.

VENGEANCE D'ESCLAVE

Sous les ramures ombreuses des éristamari-niers, Ngobé et Mira devaient, tout à l'espoir de leur prochaine union; la main dans la main et les yeux dans les yeux, ils répétaient à leur tour cet universel cantique d'actions de grâces de la créature reconnaissante envers son créateur, ce doux poème d'amour que chantent les hommes et les enfants des hommes depuis l'origine du monde terrestre et qui se répète jusqu'à la dernière palpitation des deux derniers cœurs, sur notre planète infinie dans l'infini des cieux.

Ngobé était une jeune négresse de dix-sept printemps. Sans être jolie comme nous avons l'habitude de juger la beauté des femmes de notre race, elle pouvait passer pour une fort agréable personne, même aux yeux d'un blanc. Bien que noire de peau, elle ne possédait pas les signes distinctifs des nègres d'Afrique de race pure, c'est-à-dire des cheveux crépus, le nez épaté et les lèvres lippues. Probablement issue de la côte de Mozambique ou de la Cafrerie, elle avait conservé de cette origine le nez presque aquilin, la bouche sensuelle et des cheveux demi-longs qui seyaient fort bien à son visage.

En ce moment où, comme une colombe, elle palpitait de joie et de bonheur entre les bras de son fiancé, elle était vraiment agréable à voir, ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire et sa bouche s'ouvrait comme une grenade mûre laissant apercevoir une double rangée de dents d'une blancheur éclatante.

C'est qu'aussi elle était fière, la résistante Ngobé, d'avoir séduit et amené à résipiscence le beau Mira, la coquette liche de toutes les autres femmes de la plantation.

Et en fait, sans la légers teinte olivâtre de sa peau, Mira eût pu passer pour un blanc.

Grand, robuste, bien décomposé, le jeune mulâtre incarnait le type parfait du demi sang créole, d'où sort la seule race intrepide des Maximo Gomez et des Guinaldo, irrédicibles adversaires des Espagnols et des Américains dans la lutte pour l'indépendance.

A l'époque où se passe notre récit, les colons ibériques étaient tout puissants et la moindre révolte des esclaves noirs, noyés dans le sang au début, n'avait aucune chance d'aboutir.

La revanche des nègres devait venir plus tard, à son heure, alors que les crimes sans nombre et la froide cruauté des planteurs eurent mis le feu à la mine qui grondait sourdement depuis des siècles sans parvenir à éclater.

Mais pour le moment donc, aucun indice d'insubordination n'était à relever surtout à l'habitation de don José Aramón, un grand seigneur et baigné plutôt enclin à la tolérance et à l'humanité envers les noirs, que la plupart des ses contemporains.

Colossalement riche, en ce beau temps de la colonisation où la terre vierge de la perle des

Antilles rapportait plus qu'on ne lui demandait, le planteur se laissait doucement vivre sans s'inquiéter de l'avenir autrement que pour marier sa fille unique, la belle Carmencita.

La meilleure preuve de la paternelle administration de don José c'est que depuis deux bonnes heures que durait leur duo, les deux jeunes gens, Ngobé et Mira, n'avaient pas encore été dérangés par la voix du commandeur ou surveillant général de la plantation.

Peut-être les amoureux se seraient-ils oubliés longtemps encore à leur causerie sentimentale si le hasard de sa promenade n'eût amené dans les environs la señorita Carmencita.

L'héritière du planteur était une merveilleuse créature de ce type créole qui a emprunté à l'Espagne sa mère patrie, la pétulance et l'ardeur, le teint chaud et les cheveux d'ébène, aux Antilles, le mélange de morbidesse et de grâce atangue, le veloute du regard profond et la sensualité de la lèvre hautaine, apaisées des climats tropicaux.

Fière et dédaigneuse, la jeune fille faisait le désespoir de son père en refusant continuellement les brillants partis qui lui étaient offerts. Toujours seule et mélancolique, un livre de poésies espagnoles à la main, tantôt en promenade dans le parc immense, au milieu de la végétation luxuriante, tantôt étendue dans son hamac et bercée par sa vieille nourrice, la señorita Carmencita trompait son perpétuel ennui par de fréquentes fantaisies.

Tantôt il lui fallait quelque bijou nouveau pour sa toilette et son père dépêchait aussitôt un courrier à cheval vers la ville, afin de satisfaire son désir, une autre fois, c'était une orchidée rare, entrevue à la cime d'un palmier, qu'elle voulait pour orner sa chevelure. Dix hommes aussitôt, sur un signe du commandeur, se précipitaient et bravaient la mort pour attendre la fleur précieuse que d'une main distraite la belle dédaigneuse froissait dix minutes plus tard.

Ce jour-là la belle Carmencita s'ennuyait plus que jamais. Son père, la veille encore, lui avait renouvelé de façon douce mais ferme, son désir



de la voir enfin faire un choix parmi ses nombreux adorateurs. Et furieuse de ne ressentir au cœur aucun sentiment tendre pour personne, elle maudissait sa destinée et désirait la mort.

Plus encore peut-être que la réalité, les pages sombres du poète casillan qu'elle liait lui endeuillaient l'âme et augmentaient son chagrin.

C'est dans ces dispositions et à la fin du temps qu'elle s'était fixée pour prendre une décision, que la jeune fille aperçut l'heureux couple formé sous les tamaris par Mira et Ngobé.

Trop fière et trop hautaine pour avoir abaissé jusqu'alors ses yeux sur les esclaves de la plantation de son père, la señorita ne se put empêcher d'admirer la jolie de ces deux êtres si heureux en ce moment qu'ils semblaient étrangers à tout ce qui n'était pas eux dans l'univers. Un sentiment nouveau que l'étendue de son orgueil ne permettait pas à la belle créole de considérer comme de la jalousie mais qui à vrai dire était surtout de l'envie, envahit son âme et une sourde colère lui vint contre ces esclaves qui prenaient la liberté de s'aimer et de se le dire sans sa permission.

— Mira! appela-t-elle d'une voix stridente.

Eveillés en sursaut de leur doux rêve, les deux amoureux firent aussitôt debout. Ils connaissaient leur maîtresse et savaient par expérience combien peu elle aimait à tendre.

D'un bond, le jeune mulâtre fut auprès de Carmencita honteux et rongé par d'être pris en fuite, pendant que Ngobé s'enflamait en hâte du côté opposé, pour dissimuler son émoi.

Sans lui faire de reproches, la jeune fille considéra un instant le pauvre garçon immobile et respectueux qui se tenait à ses ordres.

Peut-être le vit-elle réellement pour la première fois, mais elle ne put, en son for intérieur s'empêcher d'admirer la physionomie intelligente et décidée du mulâtre, la fierté et l'instinctive noblesse de son front élevé et de ses yeux noirs.

Son regard eut une indéfinissable expression et adoucissant l'accent de sa voix elle dit:

— Mira, je viens de remarquer en revenant, sur les pentes de la vallée du Machico, un fruit qui m'a fait envie. Va me le cueillir et tu me l'apporteras sous la véranda.

— J'y cours, maîtresse, répondit le jeune homme délié de la crainte d'une réprimande et heureux d'en être quitte à si bon marché.

Sur le versant du torrent du Machico, le jeune homme n'eut pas de peine à trouver ce que désirait sa jeune maîtresse et une demi-heure ne s'était pas écoulée depuis son départ qu'il était de retour avec le fruit demandé.

Joyeux, il se précipita vers la véranda et s'approchant du hamac où mollement se balançait la jeune fille il s'assura qu'elle ne dormait pas. — Voilà! dit-il laconiquement, encore tout essoufflé de sa course.

Laisant son livre la señorita avança la main, prit le fruit des mains de Mira, y mordit une bouchée puis la lui rendit.

— Tiens, fit-elle, goûte!...

De mémoire d'enfant, jamais la fille du señor José Aramón n'avait eu pareille familiarité avec un esclave. Aussi Mira eut-il un moment d'hésitation bien naturelle.

Mais déjà les beaux yeux de Carmencita brillaient de colère.

— Goûte, t'ai-je dit!

Passivement, le mulâtre obéit sans plus réfléchir. La jeune fille abaissa de nouveau sur lui son énigmatique regard. Fut-ce la sensation de cette magnétique effluve, fut-ce celle d'avoir porté à sa bouche le fruit où les jolies quenottes blanches de sa maîtresse avaient marqué leur empreinte? mais le jeune mulâtre se sentit tout troublé et ne tarda pas à disparaître, pensif, vers les bois, où il s'enfonça.

Cette scène presque muette avait eu un témoin et un témoin d'autant plus intéressé que c'était Ngobé en personne.

La négresse surprenait une première fois d'avoir entendu la fière dona Carmencita parler si doucement à son Mira venait d'assister sans le vouloir, à ce qui venait de se passer. Avec son instinct de femme jalouse, elle avait surpris au passage le singulier regard de sa jeune maîtresse pour son fiancé, puis le trouble évident de celui-ci. Mais de là à en déduire des choses extraordinaires il ne pouvait être question pour la négresse, qui savait parfaitement quel abîme séparait Mira de la fille du planteur.

Et cependant, si le lendemain Ngobé s'était trouvée assister à la conversation de Carmencita avec son père elle eût certes éprouvé de légitimes alarmes.

Lorsque son père, décidé à en finir avec les répulsions incompréhensibles de sa fille pour le mariage, lui signifia sa volonté de la voir mariée avant la fin de l'année, il pensa tomber de son haut en entendant la réponse:

— Mon père, répondit la jeune fille, j'ai en effet réfléchi à ce que vous m'avez dit et je consens à me marier tout de suite, si vous me laissez épouser votre esclave Mira. Lui seul me plaît et je n'ai pas d'autre mari que lui.

— Malheureuse enfant, la raison l'aurait-elle abandonnée! Peux-tu sérieusement émettre des idées pareilles; toi la fille de don José Aramón, originaire de Castille, dont les aïeux se couvraient devant notre roi Charles-Quint, toi la plus belle et la plus riche héritière des Antilles espagnoles, épouser un mulâtre, un homme de couleur, un fils de nègre, un esclave enfin.

— Mon père, celui-là seul me plaît...

— J'aimerais mieux le voir mort, mon enfant, que d'assister à la réalisation d'une idée semblable! mais j'aime à croire que ce n'est là qu'un jeu; bien que ce jeu dépasse un peu les limites du respect que tu dois à l'auteur de tes jours, je suis tout prêt à te pardonner encore... Allons, ma fille, dis-moi que les paroles qui viennent de t'échapper n'étaient pas l'expression de ta pensée.

Les yeux si noirs de Carmencita semblèrent s'assombrir encore, puis une lueur inquiète y scintilla. Nerveusement, elle frappa le sol du pied, secoua sa tête mutine auréolée de cheveux fous, et d'une voix autoritaire, elle reprit:

— Mon père, je regrette de vous désobéir, mais je n'accepterai pas d'autre mari que celui que j'ai choisi.

Ce fut au tour de don José de céder à la colère qui l'envahissait.

— Puisqu'il en est ainsi, Mademoiselle, je vous ordonne de rentrer dans vos appartements à l'instant. Vous me forcez à vous traiter en fille rebelle et j'aviserai à vous soumettre. Quant au misérable esclave, objet de vos faveurs, il va subir sur l'heure le châtement qu'il mérite.

— Grâce pour lui, mon père, il n'est coupable de rien, c'est moi seul qui suis cause de tout.

Mais déjà le planteur avait porté à ses lèvres



son sifflet d'argent. A ses stridents appels le commandeur accourut.

— Soliman, trouvez-moi le mulâtre qu'on appelle Mira et faites-lui donner assez de coups de rotin, pour qu'il n'y survive pas! Faites vite.

Le commandeur, stupéfait d'un tel ordre vint la bouche de don José, disparut après s'être incliné néanmoins en signe d'acquiescement.

— Quant à vous, Mademoiselle, ajoutez le planteur s'adressant à sa fille, si le spectacle du châtement que va éprouver votre bien-aimé vous agré, vous êtes libre d'y assister.

— Merci, mon père, je reste!

Moins d'un quart d'heure après, l'infortuné Mira tout tremblant était amené devant l'habitation et lié sur une planche.

Sans lui apprendre de quel méfait il était accusé, sans même lui laisser le temps de s'expliquer, au signe du commandeur les coups de rotin commencèrent à pleuvoir sur ses reins, sur ses épaules, partout, traçant sur sa peau bronzée des raies brunâtres d'où le sang giclait.

Le malheureux, vaincu par la douleur, poussait des cris déchirants.

Au vingtième coup il s'évanouit. Son corps était plus qu'une plaie saignante.

Impassible, le front barré d'une ride profonde, le José assistait à cet horrible supplice.

— Quand il se réveillera, vous recommencerez, dit-il, jusqu'à ce que mort s'ensuive !

Inutile, mon père, fit Carmencita en le regardant fixement. Vous aviez raison, mais cet homme n'aurait pu faire battre mon cœur.

C'est un lâche qui ne sait pas souffrir sans crier.

Lâchez-le ; demain j'épouserai qui vous me désignerez pourvu que ce ne soit pas un esclave.

Sa colère tombée, don José se retourna et sourit.

— Tu es bien ma fille, fit-il, bon sang ne peut mentir.

Et au commandeur :

— Faites penser ce pauvre diable et une fois guéri renvoyez-le ; je lui rends sa liberté à condition qu'il quitte l'île.

Un mois après la belle Carmencita était mariée à un riche cubain.

Et le jour même, Mira à peine remis de ses blessures, gagnait le premier port de la côte en compagnie de sa fidèle N'gobé qu'il avait pu racheter.

Don José ne croyait jamais revoir son ancien esclave. Il avait tort, car dix ans plus tard ce fut Mira qui, accouru à la tête d'une bande de flibustiers américains, eut la satisfaction de l'égorgé de sa propre main au milieu de sa plantation en flammes.

A. LESEUR.

L'ATTAQUE NOCTURNE

Après un repas copieux qui peut tout à la fois être appelé diner, souper et médianoche, puis, s'étant mis à table à sept heures, les convives (rien que des hommes !) y étaient encore à une heure du matin, M. Grondin, métteur-vérificateur, s'avisait de consulter sa montre, et, pris d'une idée fixe telle que l'ivresse est susceptible d'en donner, quitta brusquement ses amis pour regagner le nid conjugal.

Ses compaigns, aussi émus que lui-même, s'efforcèrent d'abord de le retenir, lui représentant qu'il ne trouverait ni fièvre, ni omnibus à pareille heure. M. Grondin tint ferme, buté à son idée. Et pourtant la plus élémentaire prudence lui conseillait d'attendre le jour chez l'ami où avait lieu le joyeux festin, car ledit ami demeurait rue de Flandre, tandis que M. Grondin habitait derrière le Luxembourg. C'était simplement les deux tiers de Paris à traverser.

— Malheureux ! lui dirent ses amis, tu vas te faire assassiner !

Mais M. Grondin commença un discours pâleux dans lequel il voulait prouver que les attaques nocturnes n'existaient que dans l'imagination des reporters, et que, depuis vingt-cinq ans qu'il était à Paris, jamais personne ne lui avait dit le moindre mot. « Pas ça ! » affirmait-il, en faisant claquer l'ongle de son pouce contre ses dents.

De guerre lasse, on lui fit avaler un dernier verre de je ne sais quoi. M. Grondin ne le sut pas d'avantage, car il en était à cette période

de l'ivresse où l'on boit n'importe quoi, et tous jours avec un nouveau plaisir. Et on le laissa partir.

Nous le retrouvons titubant sur le boulevard de la Villette et causant avec lui-même :

— J'ai tort... t'ai tort, Dodolphe, de te mettre dans des états pareils !... Est-ce une heure pour rentrer chez sa femme, chez sa p'tite fâfame... Heù ! Qu'est-ce que j'vois ?... C'est rien, c'est un chien !... (Il chante.)

C'est un chien, un souffle, un rien !... Non d'une barrique ! c'est que j'suis mûr !... Ah !

Alors ! j'suis rien mûr ! Heù !... Mais c'est pas tout ça, mon vieux Dodolphe, va falloir voir à voir n' pas t'four... voyer... Par où qu'est mon domicile ?...

Il regarde autour de lui avec attention.

— C'est épatant, je m'y reconnais plus ! un vieux Parigot comme moi, Adolphe Grondin, métteur-vérificateur !

T'épatant !... Ah ! j'y



suis : voilà la rue Burnouf... Nom d'une bourrique !... (S'invectivant), non, c'est d'une barrique qu'il faut dire, s'pèce d'enflé ! (Il se prend par le bras et d'un ton conciliant.) Pourquoi m'appelles-tu enflé ? T'es pas raisonnable ; je m'suis trompé ; où est le mal ? (S'important subitement.) T'es vraiment pas ordinaire ! Tu vois eng... tout d'suite comme un pied !... Zut ! je ne te cause plus !

Il marche quelques minutes en silence et en zigzag.

— Enfin, voilà la rue Burnouf ! La voilà bien ! (S'invectivant.)

Tu vois bien cette rue, Dodolphe, mon vieux lapin... tu n'as qu'à la prendre... tout droit jusqu'à la suivante, et t'arriveras chez toi dans une petite demi-heure, une toute péquète demie-heure... Heù ! Ça vaut-y pas mieux que d'être poivrotter jusqu'à demain midi, mon ami ?... Soyons sérieux. Nom d'une bourrique ! c'est que je suis mûr...

Il se raidit et marche à grandes enjambées, dans la direction opposée à son home : il se dirige droit vers le parc des Buttes-Chaumont. Au bout d'une trentaine de mètres, il s'arrête et prend un cigare dans sa poche. Laborieuse opération, compliquée par la recherche des allumettes qu'il finit par trouver dans son gousset. Allumage difficile, coupé de réflexions peu flatteuses pour la régie, d'invectives au gouvernement, d'admonestations à lui-même, etc. Enfin, le cigare flambe, mais d'un côté seulement. M. Grondin ne s'en aperçoit pas : il tire, tire s'entoure d'un nuage, et reprend sa route.

— Il est certain que Rosalie m'attend, et qu'elle doit pas être contente, Rosalie ! Str alors... (faisant la douce voix). Mais, ma p'tite chatte, que j'ai dirai, j'ai pas pu rentrer plus tôt... Les affaires sont les affaires !... Quand on est dans le commerce... (Il rit) dans l'commerce !... Heù !... Il est bien mauvais ton cigare, sale gouvernement ! (Il regarde attentivement son cigare et reprend avec indignation) Ah ! bien elle est un peu forte de café, celle-là ! J'ai trouve mauvaise ! V'là un sacrifiant d'cigare qui s'amuse à s'payer mon profil ! Il ne brûle que d'un côté... et il est mouillé comme s'il avait

travé dans le ruisseau ! (S'adressant à son cigare.) Où t'es-tu mouillé comme ça ?

UNE VOIX DANS LES TÉNÉES. — T'as bavé d'ssus, hé ! poivrot !...

M. GRONDIN, sursautant. — Hein ! Quoi ? Sacré... nom ! Qui a parlé ?... J'ai entendu quelqu'un m'appeler poivrot ! Et j'vois personne... (Il reste un instant silencieux, puis avec gravité.) Dodolphe, c'est la voix de ta conscience... Elle parle la nuit, la conscience !... Je l'ai entendue... Un vrai bonheur : sans ça, j'y aurais jamais cru... Heù !... (à la conscience) c'est égal, fait rudement noir par ici. Y a pas des tas d'réverbères. (Subitement inquiet.) Ah ! ça, où suis-je donc ?

A ce moment, deux rôdeurs qui le suivent depuis le boulevard, se rapprochent de lui, rapidement et sans bruit, grâce à leurs espadrilles. L'un d'eux tient à la main un mouchoir roulé en anneau.

PREMIER RÔDEUR, bas. — Tu peux y aller... j'suis prêt.

Aussitôt son compagnon traverse la rue, fait volte-face, et vient droit à M. Grondin, une cigarette à la bouche.

— Un peu d'feu, M'sieu ? dit-il en touchant du doigt sa casquette et en grimaçant un ironique sourire.

A la vue du sinistre voyou qui, dans son ivresse, paraît surgir du pavé, le métteur-vérificateur recule en poussant un cri d'épouvante, et va tomber dans les bras du premier rôdeur. Ce dernier, sans perdre une seconde, lui passe son mouchoir sous le menton, et, retournant brusquement, le charge sur son dos comme un sac ; c'est-à-dire, lui faisant le classique coup du père François en disant à l'autre malandrin :

— Allez ! dépêche... barbotte-z-y les poches !...

On voit d'ici la position de M. Grondin : enlevé de terre à l'improviste et maintenu vigoureusement sur le dos du malfaiteur, ses jambes ne touchent pas le sol, et ses bras, en leurs furieux moulinets, ne frappent que le vide. De plus, le mouchoir roulé qui lui est passé sous le menton le force à fermer la bouche, l'empêche de crier et en même temps l'étouffe quelque peu, car le bon mètre est très gros, et la majeure partie de son poids est supportée par ledit mouchoir que le premier rôdeur à demi courbé maintient à deux mains contre sa poitrine.

En un clin d'œil, il est soulagé de sa montre, de sa chaîne, de ses bagues, de son portefeuille, de son porte-cigare et de tout ce que le fouilleuse juge de quelque valeur. L'opération terminée celui-ci murmure :

— Ça y est ! on s'trotte !

Alors sans plus de complication ni de précaution, le premier rôdeur lâche un bout du mouchoir, et M. Grondin roule sur le trottoir.

Les deux escarpes disparaissent dans la nuit, leur muette complice, qui referme sur eux son grand rideau noir.

II

M. Grondin reste un quart d'heure étendu sans mouvement, puis quelques soupirs s'échappent de ses lèvres et il s'agite légèrement. Il est sur le point de reprendre ses sens.

Surviennent les deux agents Lapoigne et Tricou qui débambulent en confabulant.

Depuis quelque temps toutefois, la conversation languit. C'est qu'ils ont pris leur garde à minuit, et ils ont déjà épuisé les principaux sujets qui les intéressent. Lapoigne a dit :

« La soirée, il est fraîche ! »

« Tricou lui a répondu : « Le métier, il est pas toujours agréable ».

Et ils viennent de répéter la même chose, sauf que Tricou a parlé de la température et Lapoigne du métier, quand celui-ci aperçoit le mètre.

— Tiens ! qu'est-ce que cela ? regardez donc, Tricou.

TRICOU, avec importance. — Ça m'a l'air d'un

particulier en état d'insomnie accentuée, causé probablement par une ébriété publique et manifeste.

LAPOIGNE. — Mais il ne bouge pas plus qu'une borne. C'est peut-être un cadavre... un homme assassiné !

TRICOU. — Zut ! alors... Y manquerait plus qu'il... S'rait joliment embêtant que l'affaire nous tombe sur le râble ! Fichu métier ! C'est déjà pas assez d' droguer tout la nuit hors de son lit matrimonial, faut encore être bassiné par des trucs dégoûtants qu'on s'en moque comme de l'an quarante, et que ça n'vous cause que des ennuis !

LAPOIGNE, sentencieusement. — Avez-vous remarqué un détail, Tricou ?... C'est qu'il y a des types qui s'font démolir, ils s'arrangent toujours pour que ça leur arrive à des kilomètres du poste ?

TRICOU, avec amertume. — Oui, et pis après, c'est nous qu'est obligés d'en ramener avec nos bras. Même que des fois, on se rue ! Si c'est pas ragaillard à suer, pour un sergent de ville !... (Les bras au ciel.) Une profession qu'on devrait être si tranquille.

LAPOIGNE. — Pour sûr, mais voulez-vous mon idée ? Eh ! bien ; rien ne l'ôtera de la cervelle que ces animaux-là n'ont exprimés pour nous faire endéver.

TRICOU. — M'étonnerait pas !... Sales Parisiens ! Sont si rosses !... Seulement, j'pense une chose, moi. Vous savez pas laquelle ?

LAPOIGNE paraissant chercher. — Non !

TRICOU. — Voilà : je pense qu'on pourrait faire comme si qu'on aurait rien vu, et continuer notre chemin en pères pénards.

LAPOIGNE, ravi. — J'approuve vot' opinion, collègue, à l'unanimité... Mais faut d'abord voir si l'particulier, il est mort. Si c'est un poivrot, on le remettra sur ses fumerons pour qu'il y aille s'faire coffrer par d'autres.

TRICOU. — Facile à voir si l'particulier est vivant. Vous êtes encore jeune dans la partie, Lapoigne... T'nez, v'là comment qu'on s'y prend !

Il s'approche de M. Grondin et lui étache en mesure une demi-douzaine de coups de botte dans les côtes.

Le remède est sans doute souverain pour ranimer les personnes évanouies, car presque aussitôt le métteur-vérificateur se met sur son séant en gémissant, puis comme Lapoigne se penche vers lui pour lui prendre le bras et l'interroger il se dresse d'un bond, et, croyant toujours être entre les mains des rôdeurs (les procédés de Tricou n'étant pas pour le persuader du contraire, on en conviendra) distribue à tort et à travers de nombreux coups de poing dont plusieurs rencontrent le nez des agents. Aussitôt ces victimes du devoir ripostent sans hésiter, et se mettent à assommer consciencieusement M. Grondin.

Enfin, quand le client leur paraît suffisamment endommagé, ils le transportent jusqu'au poste où ils rédigent en collaboration un rapport terrible contre lui.

Et voilà comment, pour avoir trop fêté la dive bouteille, M. Grondin fut obligé de s'aler deux semaines.

Au bout de ce temps, il a eu la douleur de comparaître en correctionnelle où il s'entend condamner à 50 francs d'amende et à 8 jours de prison pour ivresse, tapage nocturne, insultes et coups aux agents.

Le tribunal, vu ses bons antécédents, daigna toutefois lui accorder le bénéfice de la loi de sursis.

Depuis cette mésaventure, l'infortuné métteur-vérificateur qui, après avoir vérifié ses plaies et ses poches, a pu mesurer toute l'étendue de son malheur, croit aux attaques nocturnes, mais il est absolument convaincu que les gardiens de la paix en sont les auteurs.

PAUL LAROQUE.

FEUILLETON MA COUSINE

PAR
Albert DELVALLÉ

Ce soir-là mon père était rentré tout guilleret, tout souriant ; d'une main, il tenait comme un bâton de chef d'orchestre, sa canne autour de laquelle était enroulé un journal, de l'autre, avec son mouchoir à grands carreaux, il essuyait son visage ruisselant de sueur.

Je jetai les yeux sur la pendule ; il n'était que six heures.

Une heure d'avance, cela représentait une perte de trois parties de jacquet au moins.

Et il souriait !

Je me tournai vers ma mère, dont la physionomie inquiète sembla demander : « Qu'est-ce qu'il y a ? Y comprends-tu quelque chose ? » Et je répondis par un petit signe de tête qui voulait dire : « Ma foi non ! Absolument rien ! »

— Je suis un peu essouffé, dit mon père, j'ai marché très vite.

Il avait marché très vite ! Notre inquiétude se changea en effroi ! Lui, après avoir posé son chapeau sur un meuble et déployé le journal qu'il avait apporté :

— Devinez ce qu'il peut y avoir là-dessus, continua-t-il, en frappant des doigts sur les feuilles imprimées. Ah ! ah ! c'est une surprise...

Voyons, Charles, cela t'intéresse, cependant, l'Officiel.

Il tourna la première page et lut à haute voix, lentement :

« Le Président de la République française,

« Sur la proposition du président du conseil, ministre de l'intérieur et des cultes :

« Décrète :

« Art. 1^{er}. — Monsieur M..., conseiller de préfecture du département de X..., est nommé sous-préfet du même département en remplacement de Monsieur Z..., décédé. »

Ma mère jeta un cri d'admiration, et se leva de sa chaise pour venir m'embrasser ; mon père, recouvrant, devant la faiblesse maternelle, tout le calme, toute la dignité qui convient au mari, se contenta de presser énergiquement mes mains dans les siennes en disant d'un ton satisfait :

— C'est bien, mon garçon !

— Tu n'as pas l'air content ? me dit ma mère.

— Moi ? Oh ! je vous assure... mais, l'émotion...

— Oui ! je comprends cela !...

Mes parents voulaient aller annoncer la nouvelle à tous nos amis. J'eus beaucoup de peine à leur persuader qu'il fallait attendre un ou deux jours.

Sous-préfet !

Eh bien ! non ! Je n'étais pas content ! Il fallait quitter Paris, et la vie de province m'épouvantait. Je pensais aux « Messieurs et chers administrés », et les comices agricoles me faisaient trembler ! Il me semblait que mes trois mois de congé devaient durer éternellement. Retourner dans mon département. Quel ennui !

Enfin !

J'étais plein de résignation : mais ma vertu devint être mise encore une fois à l'épreuve ! mes parents m'annoncèrent, et cela, sans aucun ménagement, qu'il me fallait songer à prendre une femme ; je n'avais pas encore pensé à cette obligation professionnelle.

Ce seul mot « mariage » me faisait entrevoir une suite de déceptions. Je me débattis longtemps. J'opposai à tous les raisonnements sur la famille, la situation, le bonheur, les enfants, une foule d'arguments, qui furent combattus, réfutés, avec une énergie au moins égale à la mienne ; je ne cédai que pas à pas, mais à la fin, je dus m'avouer vaincu.

J'avais une cousine, comme tout le monde.

Elle avait dix-huit ans et avait été élevée chez ses parents. Evidemment c'était un bon point. Mais je savais aussi qu'elle était adorée et qu'on obéissait à toutes ses volontés ; qu'elle était maîtresse chez elle et que sa mère ne lui avait jamais rien refusé. Une femme autoritaire ! une femme faisant la loi chez moi ! ah non ! une femme qui tombera dans des attaques de nerfs, lorsque je lui refuserai de lui donner un acte ou un rapport pour qu'elle en fasse des papillotes ! qui voudra aller à Marseille quand je parlerai d'un voyage en Normandie ! Ce serait un supplice de toutes les heures, de tous les instants ! des querelles ! des discussions sans fin ! des colères ! les joies de la domesticité, des désaccords, des gens à l'affût des scandales ! la séparation, le divorce ! ma situation perdue, mon avenir compromis, les idées, le suicide, peut-être !... Voilà toutes les raisons qui me passeront par la tête, quand on parla de me marier à ma jeune cousine. Car c'est sur elle que les auteurs de mes jours avaient jeté leurs visées.

Je l'avais vue deux ou trois fois. Elle m'avait semblé fort gentille, je l'avais admirée, je l'avais même aimée... un peu, mais, sur ma parole, je n'avais jamais songé à la prendre pour femme.

Enfin ! puisque cela plaisait à mes parents, autant celle-là qu'une autre. Je lui ferai la cour, me disais-je ; mais je l'étudierai, je l'ausculturai, et si je trouve quelque chose de défectueux... je refuse net.

Ce fut dans ces louables intentions que, un

mois après avoir lu mon nom dans l'Officiel, je me rendis chez ma tante, avec ma mère.

Depuis longtemps les deux sœurs avaient complété ce rapprochement légal.

Tout dépendait de moi.

Nous arrivâmes à deux heures.

Vraiment ma cousine était charmante, habillée fort coquettement : les cheveux en bandeaux, à la vierge : quelle nouveauté !

Je fus très heureux quand on me laissa seuls dans le salon. Ma cousine se mit au piano.

— Aimez-vous la musique de Liszt ? me dit-elle.

Qu'est-ce que Liszt ? un vieux monsieur avec de grands cheveux, dont j'avais vu le portrait quelque part. Fait-il de la belle musique ? Sans doute, puisqu'on l'appelle Liszt tout court. Me plait-elle cette musique ? Je l'ignore.

Cependant je répondis « oui » avec mon sourire le plus étudié, et je me levai du fauteuil où j'avais posé mon personnage, pour venir me camper derrière le tabouret où elle était assise.

Elle jouait avec beaucoup d'entrain.

Rien de gracieux comme une jolie taille sur un tabouret.

Quand elle eut fini, elle se tourna vers moi.

— Eh bien ?

— Vous jouez admirablement, ma cousine.

— Oh ! je ne vous demande pas cela, je sais bien que vous n'êtes pas assez malhonnête pour me dire que je joue mal.

Malhonnête ! ce mot-là me fit mal au tympan !

— Je vous assure, ma cousine...

— Oui, oui, c'est bien.

Cette petite me disait de me taire, je crois. J'allai m'asseoir dans mon fauteuil, et croisai les jambes impertinamment, en portant toute mon attention sur un Corot placé au-dessus de moi, à droite.

— Mon cousin ?

— Ma cousine !

— Êtes-vous content de votre nouvel emploi ?

VIOLENTE

Elle restait seule avec sa bonne Marthon, la jolie Violente de Puyssauve depuis sa sortie du couvent de Notre-Dame des Colombes.

Non pas seule à mourir d'ennui dans l'oisiveté de la fortune et la pose étudiée d'une héritière à marier ; mais mélancolique et isolée avec le souvenir de ceux qui n'étaient plus, celui de l'aisance passée, et le désir de cesser l'épargne étroite de toutes les heures, afin de garder en surface sa dignité de pauvre demoiselle.

Au prix de travaux à l'aiguille, si soutenus de l'aube au crépuscule qu'elle connaissait seulement les étoiles pour les avoir entrevues le soir en récitant ses prières, elle vivait.

Le côté fâcheux du labeur de ses mains longuettes, était de laisser vaguer son imagination, au point de la jeter en des rêveries fantastiques, et de la promener loin du réel, ce qui devait fatalement lui fausser l'esprit, si elle n'avait eu la prudence d'ouvrir devant elle un grand infolio de la Vie des Saints, où, tout en brodant, elle buvait à petits coups de bonnes pensées et de nobles exemples.

Au bas des toits pressés du village, qui descendaient en marches moroses sous la fenêtre de Violente, s'élevait un logis bourgeois, laid et de commune tournure, aux murs de pisé effrités et grisâtres.

Autour de lui une terrasse ombreuse, mais emprisonnée par des contreforts, élevait très haut, comme des bras suppliants, les branches de ses ormeaux séculaires, afin de protester contre l'étroit espace, et retenait les oiseaux dans sa verdure pour se distraire un peu.

Les créatures ailées, attirées par l'épais feuillage, y faisaient leurs nids en sécurité, y chantaient et Violente leur répondait, tirant en mesure les longues aiguilles de soies plates du plumetis, car elle était brodeuse d'ornements d'église.

La maison de la terrasse, pour maussade qu'elle fût, portait à l'un de ses angles une tourelle de jolies proportions, finissant en cul-de-lampe ; il n'est pas de laideur qui n'ait son grain de beauté.

Là, se tenait assis, entre les meneaux d'une croisée, un vieux bonhomme surnommé Ton-Ton, qui n'en bougeait l'année durant.

Son immobilité l'eût fait prendre pour une statue ; mais outre que les sculpteurs ne s'exercent pas à des types si difformes, ils ne les placent jamais, quand ils s'en avisent, au centre d'une niche et les accrochent ou les suspendent, afin de servir de gargouilles aux églises gothiques, faisant ainsi valoir l'élégance des proportions architecturales par leur monstruosité.

Violente ruminait ces raisons en terminant une chasuble d'orfrois, encadrée en bosse par des rinceaux et toute vermiculée de cannetilles d'or moulu et d'argent fin.

— Ah ! qu'il faut donc être seulette pour tirer réflexions d'une figure aussi grotesque, aussi ennuyeuse que celle de Ton-Ton, rivée comme un clou rouillé dans sa tourelle. Marthon !... dis-moi, sans mentir, si ce vieil homme n'est pas en bois ?

— Hélas ! c'est pire, demoiselle Violente, il est paralysique, et de plus asthmatique à ne pouvoir se coucher en un lit. Mais en voici bien d'une autre !... Il voit clair comme à vingt ans... et pour contempler ma maîtresse, tandis qu'elle brode tout le long du jour sous ses yeux, il a pris envie de l'épouser.

— Qu'ai-je donc fait dans ma vie pour mériter cet affront ? s'écria Violente en une horreur qui la dressa debout.

Un emploi !

— Peuh !

— Comment ! Peuh ? Mais moi, je serais très heureuse d'avoir un mari sous-préfet.

— Ah bah ! (Un silence.)

— Mon cousin.

— Ma cou-si-ne.

— La dernière fois que ma tante est venue, j'ai entendu parler de mariage. On veut nous marier, je crois.

— Oui, ma cousine. Est-ce que cela vous déplairait d'être ma femme ?

— Oh ! non.

— Ce « oh ! non » me semblait un peu bien risqué. Je continuai :

— Oui, ma cousine. Il se pourrait que dans un mois je fusse votre mari.

— Est-ce que vous m'aimez ?

— Hein ?... vous dites ?

— Ma question paraît vous étonner ! Je vous demande si vous m'aimez.

— Je vous adore.

— Moi aussi.

Cette fois, je trouvai ma jeune parente tout à fait hardie. Cependant je fisai ma moustache. Elle continua :

— Vous connaissez Berthe ?

— Berthe qui ?

— Berthe Rousseau !

— Non.

— Mais si !

— Je vous affirme...

Elle frappa du pied. Un geste de grisette. Je commençai à trouver absurdes les projets de ma mère.

— Si, si ! Vous l'avez vue : vous lui avez parlé la dernière fois que vous êtes venue.

— Ah ! oui. Cette grande blonde !...

— Comme vous dites cela !

— N'est-ce pas cille-là ?

— Oui ! Mais vous avez l'air de... je ne sais pas, enfin...

BALIVERNES



— Je t'avais dit de partager ces chocolats avec ton petit frère...
— J'ai partagé, maman, j'ai donné les devises, pour lui apprendre à lire...
— Grand-père, Fred sera-t-il toujours plus jeune que moi ?
— Certainement ! Pourquoi ?
— Pour savoir si j'pourrai toujours le battre sans qu'il me l'prenne !



— Avec ta manie de toujours chercher la petite bête...
— Oh ! j'ai pas besoin de chercher la grosse !...
— Dans l'été, est-ce que Madame l'y achète pas une petite ombrelle ?

— L'amour du travail vous tient assidue... Vous chantez à ravir, par ma foi !... et le bourg n'a pas de plus belle fillette. Ton-Ton Sucréval vous entend rire aux mouches qui volent, imiter le rossignolet de ses ormeaux, et il voudrait, de bonne amitié, faire cesser un travail si continu, en vous rendant riche.

— N'est-ce pas assez, pour lui, d'être le maître de la terrasse, sans vouloir m'y mettre en prison !... Si tu m'en parles encore, Marthon, je fermerai mes contrevents, et le vieux ne me verra plus.

Ce disant, elle exécuta sur l'heure sa menace et monta vers les combles de la maison, en grand désespoir.

Jamais elle n'avait grimpé si haut, à cause de sa peur des araignées et des souris.

Des meubles du dernier siècle y étaient au rancart, accumulés et si pressés que sa chatte y eût perdu ses petits.

Afin d'user sa colère, Mlle de Puyssauve s'y ouvrit un passage à la force du poignet ; soulevant des fauteuils en tapisserie des Gobelins, poussant de droite et de gauche des bonheurs-du-jour, des tables à rognons et des enseigneures quasi princières.

— Et dire que souris et rats trônent ici, dansant la Gavotte et la Sarabande, le Passe-pied et le Menuet sur ces meubles magnifiques, tandis que les chaises de ma chambre branlent sur trois pieds vermoulus !... Je veux demeurer céans ! dit-elle en tirant les verrous d'une fenê-

tre mansardée, ouverte à l'opposé de l'habitation Sucréval.

Devant un paysage qu'elle avait ignoré jusqu'alà, Violente poussa un cri d'admiration.

Une vallée profonde, verte comme émeraude, encadrait un étang où le ciel se mirait. Des joncs très hauts, les pieds dans l'onde, s'inclinaient pour la saluer à sa fenêtre, comme s'ils l'eussent attendue depuis longtemps, et des iris lui ouvraient leurs cœurs trilobés.

L'eau tranquille du petit lac écoulait son trop-plein, loin, à perte de vue, par un ruisseau qui baignait les méandres des collines en suivant leurs contours. Dans la joie de son âme, Violente chanta une chanson dont le refrain disait :

Gai ! gai !... mon cœur est tant à l'aise !...

Elle s'accompagnait sur un tympanon en vernis Martin, vert du Nil, qu'elle avait trouvé suspendu dans l'embrasure de la mansarde.

— Je ne serai plus prisonnière à la façon des ormeaux de la terrasse !... Je ne verrai plus Ton-Ton... et, surtout, il ne me verra plus !... Marthon ! Marthon !

— Seigneur !... où êtes-vous ?... mademoiselle ! La poussière vous a rendue toute grise, de rose que vous étiez ! et votre tablier neuf de vingt sous a un accroc !

— Tant pis pour lui et pour Ton-Ton !... Je veux rester ici !... Chasse comme tu pourras les souris et la poussière, dès demain j'y viendrai et j'y habiterai !

Berthe m'a assuré que lorsqu'on était marié, on couchait ensemble. Quand nous serons couchés, le soir, vous me direz des vers, n'est-ce pas, mon cousin ?

Je me retournai et regardai ma cousine. Elle était toujours assise sur le tabouret du piano, à demi tournée vers moi, un bras relevé, le coude sur les touches, l'autre tombant le long du corps. Elle était belle, ainsi ; pas la moindre rougeur sur ses joues. Toujours le même visage d'immaculée.

J'étais un imbécile. C'était clair comme le jour, aussi clair que son innocence était certaine.

Comment avais-je pu douter d'elle une seconde !

— Je ferai tout ce que vous voudrez, ma cousine. Vous êtes belle, je vous aime. Vous êtes un ange, je vous adore.

J'avais été injuste. Je voulais la venger.

— Mais, continuai-je, vous ne me connaissez pas, je suis peut-être méchant, jaloux.

— Oh ! non, ma tante m'a dit que vous étiez charmant.

Je rougissais, sur ma parole !

— Alors vous voulez bien être ma femme ?

— Oui, vous serez bien gentil, vous me donnerez tout ce que je voudrai ?

— Oui, ma cousine, tout.

Elle alla s'asseoir sur le canapé en m'appelant auprès d'elle.

— Dites. Est-ce que nous aurons des enfants ? Je les aime beaucoup, surtout quand ils sont tout petits.

J'étais heureux. J'éclatai de rire.

— Pourquoi riez-vous ? Je vous demande si nous aurons des enfants ?

— Mais cela ne dépend pas de moi seul. Si... si... enfin, cela pourrait bien arriver.

— Ah ! quelle chance !

Elle me regardait avec ses beaux yeux pleins de franchise. J'avais pris sa main. C'était la

— Vous serez obéie, mignonne !... Il faut bien passer aux jeunes filles leurs fantaisies...

Le lendemain, quand tout fut propre, net et en ordre, Violente disposa les meubles en groupements élégants, accrocha les tapisseries sur la vétusté des murailles, et comme la chasuble était terminée depuis la précédente veille, et que tout le matin, courant autour du lac, elle en avait rapporté des brassées de fleurs, elle en mit partout. Des vases d'Orient, hauts comme elle, portaient jusqu'aux poutrelles des gerbes élancées ; depuis les portées déjetées jusqu'aux boiseries vermoulues et l'arcature du plafond, de gros bouquets relevaient, en patères, des guirlandes de jubarbes d'or et des bleuets d'azur.

— Voici le premier jour où ma petite-tante demoiselle s'amuse comme on le fait à son âge ! Un peu plus, et elle serait tombée malade d'alanguissement. Sucréval en soit béni... puisqu'il est cause de ce revirement ! marmonnait Marthon.

Sucréval se crut maudit, quand, en place du joli visage de Mlle de Puyssauve, il n'aperçut que des volets clos. Il ne pouvait pas, comme elle, courir la pré-tentaine, le pauvre homme emmuré... S'il avait eu vent des menées que Marthon débitait à son endroit, il en serait mort sur l'heure... il les ignora heureusement toujours...

Ce brave homme, se faisant apporter son écritoire en faïence de Marseille, griffonna tout son soir pendant la journée ; nous verrons bien ce qu'il advint de ce guimoi.

Violente avait installé son métier à broder sous les combles fleuris. Elle parachevait une figure de la Vierge sur une moire changeante glacée de rose tendre.

— J'ai observé comment les lis portent la tête ; je donnerai les lignes royales de leurs tiges au col de Marie-Immaculée... Dans une vague du lac, un reflet du ciel bleu s'est mouillé pour figurer son regard... Je le reproduirai dans ses yeux. Peintre en ma manière de brodeuse, mon aiguille sera mon pinceau.

— Mademoiselle !... Un marchand demande à acheter la chasuble d'orfrois...

Il arrive à point ; il ne restait plus que dix sous dans l'armoire...

— Tous les bonheurs viennent à la fois ! exclama Violente.

Le marchand, devant l'or rutilant et les fleurs si fraîches de l'ornement d'église, en offrit mille écus, dès sa première parole.

Mlle de Puyssauve resta muette de saisissement ; et, se croyant au royaume des Fées, leva ses yeux émerveillés. Car, trop modeste, et assidûment attachée à sa broderie, elle n'avait pas encore regardé le généreux acheteur.

Celui-ci ne ressemblait nullement aux trafiquants ordinaires ; d'une allure détachée et fière, il comptait ses louis et les tenait pour peu en les comparant à l'œuvre exquise contre laquelle il les échangeait. Marthon riait sous ses coiffes et se détournait un peu, afin de cacher un secret.

Autre n'était le marchand qu'un neveu de Ton-Ton. Il lui avait été enjoint, par lettre pressée, de venir épouser la plus jolie et la plus sage, sous peine de perdre un héritage de trois cent mille écus. En pareil cas, c'est au galop qu'on arrive et que l'on obéit.

Si haut montée que fût l'imagination de l'épouseur par ordre de la belle Violente de Puyssauve, il trouva que la réalité dépassait le rêve.

Et voici comment Ton-Ton eut la joie paternelle de voir, pendant ses dix premiers ans, un couple heureux promener son bonheur sous les ormeaux de la terrasse.

Mme de Brunoy.

première fois que je me trouvais en face de ce que l'on doit appeler une honnête fille. Je ne pus résister à la tentation de goûter à ce fruit si rare : l'innocence ! Je l'em brassai.

Oh ! ce baiser ! Ce baiser qu'en ne retrouve jamais !

— Alors nous nous marions ? dit-elle.

— C'est entendu.

— Mais le plus tôt possible, mes enfants, dit ma tante, qui venait d'entrer et qui avait entendu la demande et la réponse.

— Eh bien ! Jeanne, ajouta ma mère, que te raconte-t-il donc là, mon fils ?

— Il me dit que nous allons nous marier.

— Et toi ? que lui as-tu répondu ?

— J'ai répondu que je voulais bien.

Ma tante prit la tête de sa fille dans ses mains et l'em brassa sur le front.

— Quel trésor ! dit-elle à ma mère.

Elle avait bien raison, ma chère tante. C'était un trésor, comme on n'en rencontre pas souvent...

Six semaines après, nous nous mariâmes. Elle était très intelligente, ma petite cousine. Je ne passe pas tout mon temps à lui lire des vers.

J'ai voulu me punir moi-même des doutes injurieux que j'avais conçus au premier abord, et je les lui ai avoués en toute humilité.

N'était-ce pas le meilleur moyen de me les faire pardonner ?

Je lui rappelle quelquefois la conversation de nos fiançailles ; elle rit comme une folle.

J'adore ma femme.

FIN.

La Bourse faisait preuve, la semaine dernière, de tendance assez satisfaisante, et l'on aurait pu escompter un relèvement sensible des cours sans l'attitude plus réservée des principales places étrangères.

Dans le groupe des rentes françaises, nous laissons le 3 0/0 à 101.32 à terme et à 101.10 au comptant; le 3 1/2 0/0 à 102.90 à terme et à 102.80 au comptant.

Après diverses fluctuations, l'Extérieure espagnole se retrouve à 70.45.

La rente italienne a été peu mouvementée; nous la laissons à 95.67.

Le 3 0/0 Portugais reste à 24.75. L'entente politique de plus en plus étroite entre le Portugal et l'Angleterre, donne à soupçonner qu'un moment viendra où un sérieux appui sera fourni au gouvernement de Lisbonne pour remettre sur pied ses finances.

L'obligation Argentine 1886 fait 485. La reprise de l'amortissement de la dette en 1901, conformément aux prescriptions de l'arrangement Romero-Robledo de 1894 est un fait d'importance capitale pour le crédit de l'Argentine, puisqu'il consacre et rend en quelque sorte visible à tous le retour à la situation saine et normale.

Le 4 0/0 Brésilien reste bien tenu à 63.20.

Les effets de la dernière crise s'effacent peu à peu, les conditions redevenant normales pour le commerce, et la situation générale économique garde le bénéfice de la sévérité avec laquelle le gouvernement de M. Campos Salles a poursuivi, au milieu des plus graves difficultés, l'exécution du programme financier qu'il avait présenté au début de sa présidence.

Les fonds austro-hongrois sont toujours négatifs. Le Florin d'Autriche reste à 100.90 et la rente Hongroise à 103.50.

Sur les fonds helléniques, les affaires n'ont eu aussi qu'une très minime importance. L'obligation 1884 se négocie à 200 francs et l'obligation 1887 à 222.

Les fonds ottomans se sont maintenus fermement mais n'ont donné lieu qu'à un petit nombre de transactions.

Le Turc C vaut 26.45; le Turc D 23.42.

Pour ces fonds, c'est moins au revenu qu'à la prime d'amortissement que les capitalistes prêtent attention.

Peu de changement sur les fonds russes.

Le marché des valeurs de crédit n'a pas présenté une bien grande animation mais ont conservé un bon niveau.

La Banque de France finit à 3.865.

Le Crédit foncier se tient à 685. Les obligations foncières et communales sont toujours l'objet de bonnes demandes.

La Banque de Paris se négocie à 1.070.

Les Chemins de fer français ont été généralement fermes.

On sait que ces titres sont des valeurs à revenu fixe pour la totalité de leur dividende en ce qui concerne quatre compagnies et pour les cinq sixièmes au moins en ce qui concerne les deux autres. D'après les dividendes prévus pour cette année et qui, en ce qui concerne le Lyon et le Nord, seront loin d'absorber la totalité des bénéfices, le revenu net aux cours actuels serait, en titres nominatifs, de 3.33 0/0 environ pour le Lyon, 3.23 pour le Nord, 3.35 aussi pour l'Orléans, 3.25 pour l'Est, 3.55 pour l'Ouest, 3.75 nets pour le Midi; ce sont là, pour des valeurs aussi sûres, de gros revenus, surtout étant donné que, en ce qui concerne les quatre premières compagnies, il y a des chances appréciables d'augmentation des dividendes avec le temps.

L'action Nord passe à 2.290. L'action Lyon reste à 1.775. L'action Est à 1.045. L'action Orléans se retrouve à 1.688. L'action Midi s'échange à 1.315. Enfin, l'action Ouest reste à 1.045.

L'action Sud de la France se négocie à 315. Les chemins algériens n'ont eu que de rares transactions. Nous laissons le Bône-Guelma à 715, l'Est-Algérien à 720 et l'Ouest-Algérien à 640.

Les chemins autrichiens sont à 723. On a encore parlé d'une augmentation du prochain dividende de cette Compagnie.

Les Valeurs industrielles ont conservé un courant de transactions assez suivi.

Nous laissons le Suez à 3.612.

Depuis quelque temps, les recettes du transit sont plus satisfaisantes, et, comme l'année dernière, il a été porté environ 2 millions à une réserve extraordinaire destinée à faire face à une infirmité éventuelle des bénéfices futurs, il semble que toute crainte au sujet d'une réduction du dividende puisse être écartée.

Le Rio Tinto clôture à 1.434.

La Mode

J'ai donné, dans une précédente causerie, quelques détails sur le deuil. Je dois revenir sur ce sujet pour satisfaire un certain nombre de lectrices qui m'ont demandé des explications complémentaires.

Plusieurs me font part de leur incertitude relativement à la durée que le code mondain impose, suivant les degrés de parenté.

Il n'y a rien d'absolument fixé à cet égard. Tout ce que l'on peut dire, c'est que la mode actuelle paraît avoir une tendance à abréger les délais rigoureux qui s'observaient autrefois. Des deuil de veuf et de veuve se portaient jadis deux ans et demi; on est ensuite descendu à deux ans, et aujourd'hui beaucoup de personnes s'en tiennent à un an et six semaines. Il y a même une tendance manifeste à se rapprocher

du délai légal. On sait que la loi autorise le second mariage, pour les veuves, au bout de dix mois et demi de veuvage.

Les grands deuils se partagent en trois périodes.

La première période d'un deuil doit se porter exclusivement en lainages unis, d'un noir mat, avec ornement de crêpe anglais. Le voile, plus ou moins long, est également de rigueur. Les bijoux en bois durci sont seuls permis. Gants de draps, de castor ou de suède.

L'étoffe côtelée, imitant le crêpe anglais, est acceptée dans le grand deuil, mais c'est une note élégante qu'on fait mieux de fuir en cas de sincère douleur.

Pour la seconde période du deuil, les lainages façonnés, la soie et la dentelle noire sont admis. Bijoux et ornements en jais ou en acier bruni. Gants de chevreau. Les perles sont maintenant permises et certaines mondaines se permettent aussi les diamants aux oreilles. Tous ces changements se font graduellement jusqu'au demi-deuil, qui admet les couleurs : blanc, gris, violet, et toutes leurs combinaisons de glacés ou de quadrillés. Les bijoux d'or ou de fantaisie peuvent alors reparaitre.

Les fleurs sont également admises pour les chapeaux, et l'on aura le choix entre les violettes les scabieuses, l'héliotrope, les iris, les pensées, pervenches et, depuis peu, les cyclamens blancs ou perse, que l'on aime admirablement.

Le deuil terminé, il y a une légère transition à observer avant de suivre les modes courantes.



PEIGNOIR NOUVEAUTÉ

Pendant une saison encore, on portera des nuances discrètes, neutres ou foncées, mais les bijoux reparaitront au complet.

La veuve, son deuil d'un an et six semaines expiré, sera pendant un an en couleurs sombres : gris et violet. Un fils qui a perdu son père ou sa mère, ou un mari qui a perdu sa femme, devra porter six mois le grand deuil. Un frère qui a perdu un de ses collatéraux ou l'un de ses frères doit être trois mois en grand deuil et trois mois en demi-deuil. Pour un oncle, six semaines où l'on ne va pas dans le monde, puis six semaines où l'on y va en tenue de deuil, c'est-à-dire en robe noire, avec diamants et perles, et des gants noirs.

Pour les cousins germains, la période de retraite ne se borne souvent qu'à quelques jours et le deuil est facultatif.

Il va de soi que, tout en se gardant d'exagérations où la malignité publique cherche trop souvent des marques d'ostentation plutôt que de sincères regrets, on peut toujours allonger la durée d'un deuil. On peut également prolonger soit l'une, soit l'autre des périodes distinctes dont nous parlons ci-dessus.

D'autre part, il faut également tenir compte des coutumes locales : certaines règles ne s'appliquent pas avec la même rigueur dans toute la région; et il est bon de ne pas hanter des propos délibérés d'anciennes coutumes souvent fort respectables.

On a souvent besoin, pour les petits travaux d'agencement, de décalquer un dessin.

Il peut se faire qu'on n'ait pas sous la main du papier à décalquer; on peut le remplacer par le procédé suivant : prenez du papier ordinaire uni et fin, imbitez-le légèrement de benzine au moyen d'une ponce. La benzine, ainsi que toutes les huiles, a la propriété de rendre le papier transparent, mais elle a de plus celle de se volatiliser et le papier redevient opaque. C'est au moyen de cette transparence qu'on peut calquer les dessins sans crainte de les endommager. L'essence minérale peut remplacer la benzine.

N'abusons pas des prix réduits... On doit surtout s'en garder pour les produits qui touchent à la pharmacie et à l'hygiène. Que nos lectrices consentent donc à payer leur Crème Simon plutôt plus que moins. Elles auront ainsi de plus grandes garanties. Les rabais exagérés, consentis par certaines maisons, ont souvent de

graves inconvénients. Le prix normal de la véritable Crème Simon est 1 fr. et 2 fr. environ. Le modèle à 2 fr. est surtout commode et avantageux.

LE MÉDECIN DE LA MAISON

Engelures.

Les engelures ulcérées se traitent avec un onguent préparé avec de la cire et de l'huile fondus ensemble. Si la surface est d'une couleur blafarde, on pourra toucher les bords avec la pierre bleue ou la pierre infernale.

On propose comme un remède très efficace l'application de la pulpe de navets cuits dans l'eau. D'autres recommandent le jus d'oignons, l'acide à écrire, et tous les remèdes contre les brûlures.

On sait que par la distillation, la cire donne pour dernier produit l'huile de cire et le Beurre de cire, employés jadis comme adoucissants et résolutifs, et plus particulièrement le dernier, contre les engelures et les crevasses.

Les personnes qui sont assujetties à cette incommodité feront bien, à l'approche de la saison du froid, de se rincer souvent les mains et les pieds avec de l'eau dans laquelle on ait délayé de la farine de moutarde, ou qui soit additionnée d'un peu d'alcali; en ayant soin que l'eau soit tiède, et de ne pas s'essuyer après les lotions avec un linge.

Voici, d'autre part, la recette d'une pommade très efficace :

Acide phénique.....	2
Extrait de saturne.....	4
Essence de lavande.....	2
Huile d'olive.....	20
Saindoux.....	5
Lanoline.....	70

Mélanger la lanoline avec le saindoux et l'huile, puis ajouter peu à peu les autres ingrédients.

Indigestion.

Si, après un repas, on ressent une pesanteur, une forte gêne, des douleurs d'estomac, des maux de cœur, on prendra du thé léger ou de l'eau sucrée chaude avec eau de fleur d'orange; ou bien encore une infusion de camomille ou de quelque autre aromate léger, et on appliquera sur le creux de l'estomac un cataplasme bien chaud ou des linges également bien chauds. Si tous les malaises se dissipent, c'est qu'on n'a eu qu'une mauvaise digestion. Mais, si toutes les souffrances augmentent, si un violent mal de tête s'y ajoute, il faut s'attendre à une vraie indigestion, qui ne pourra se terminer que par le vomissement des aliments que l'estomac refuse.

Dans ce cas, on souffrira beaucoup moins si, au lieu d'attendre que ce vomissement arrive seul, on a le courage de le provoquer, en buvant de l'eau tiède et en chatouillant le fond de la gorge avec les doigts, de manière à vomir deux ou trois fois pour bien laver l'estomac. Après cela, on se tient en repos et on prend une petite quantité d'eau sucrée à la fleur d'orange ou de thé léger.

Cauchemars.

Si des cauchemars se produisent chez une personne très bien portante, c'est que cette personne est sous l'impression de très vives contrariétés; s'ils ont lieu chez une personne très nerveuse, très impressionnable, on les évitera en prenant deux ou trois grammes de bromure de potassium au moment de se coucher. Beaucoup de personnes n'ont le sommeil troublé par le cauchemar que parce que leur sang est pauvre; qu'elles fassent le traitement de l'anémie et, en redevenant fortes, elles retrouveront un sommeil paisible. Chez quelques personnes, le cauchemar est causé par quelque maladie chronique grave, telle que anévrysmes, obstacle à la circulation du sang, qui les empêchent de dormir autrement que dans certaine position.

Coliques hépatiques

En attendant l'arrivée du médecin, il faudra mettre le malade dans un bain ou un demi-bain, et l'y faire séjourner le plus possible. Quelques fois les bains de vapeur réussissent, quand les bains ordinaires échouent. On fera prendre un quart de lavement, additionné de 15 à 20 gouttes de laudanum; on appliquera sur la côté douloureux un cataplasme arrosé de laudanum; on fera boire par petites gorgées un peu d'eau glacée, de limonade gazeuse, de lait clair. Ingestion d'huile d'olives, 80 à 150 grammes.

Dans certains cas, il a suffi de prendre quelques gouttes d'éther sur un morceau de sucre.

Massage léger et méthodique sur la région du foie.

Quand un malade a été affecté de coliques hépatiques, il faut qu'il suive rigoureusement un régime sévère, s'il ne veut voir reparaitre de nouvelles crises. Il évitera les acides, pas l'oseille, les tomates, les œufs.

Comment on guérit les douleurs.

On obtient à peu de frais la guérison, rapide et sûre, des douleurs, sciatiques, lombago, points de côté, maux de reins, refroidissements, oppressions, fluxions de poitrine, etc., en appliquant sur l'endroit malade un Topique Bertrand. 60 années de succès et des milliers de guérisons prouvent la merveilleuse efficacité de ce remède. Le Topique Bertrand de 1 fr. et la Taïle de mai (pour pansement) de 0 fr. 25 sont envoyés franco, avec notice, contre mandat adressé à M. Dardel, pharmacien, 141, rue de Rennes, à Paris.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

Encre rouge.

Faites bouillir dans 120 parties d'eau, 12 parties de bois de campêche et ajoutez le tout à la décoction suivante :

Sous-acétate de cuivre 1 partie, Alun en poudre 14 parties, Gomme arabique 4 parties. Abandonnez ce mélange à lui-même pendant 5 jours; vous pourrez ensuite l'employer.

Bijoux en or.

Les bijoux ordinaires en or renfermant 25 0/0 de cuivre se ternissent par l'usage et prennent un aspect sale, à cause de l'oxydation du cuivre. On peut leur rendre l'éclat primitif en les lavant avec un peu d'ammoniaque caustique.

Les bijoux doivent être enveloppés de coton et mis dans une boîte, puis serrés dans un meuble fermant à clef.

Quelques plats pour la Semaine

EN MAIGRE	EN GRAS
Omelette aux crevettes.	Sardines grillées.
Crêpes aux pommes de terre au purée.	Croquettes garnies.
Tranches grillées saucissole.	Disques aux anchoises.
Rognons aux croûtons.	Dorset.

Choucroute garnie

Mettez tremper la choucroute pendant deux heures dans de l'eau fraîche pour la dessaler. Lorsqu'elle sera égouttée, mettez-la dans une casserole avec du lard, des tranches de saucisson et des saucisses.

Ajoutez de la bonne graisse de porc, mouillez avec deux grands verres de vin blanc, ajoutez du poivre en grain et faites cuire longtemps à petit feu. Lorsque la choucroute sera cuite, égouttez-la, et dressez-la sur un plat, le jambon ou le lard dessus, entourez de saucisses et de tranches de saucissons; dégraissez la sauce complètement, versez-la dessus et servez.

Distractions et jeux d'esprit

1. ENIGME-SONNET

Lecteur, j'aide à former les bois, le sol et l'onde Et suis, daignez le croire indispensable à tous. Des bords de l'Orégon aux rives de la Sonde, Du flot capricieux j'affronte le courroux. A Paris inconnu, j'étais né à Golconde Et me vois acclamé ju chez les Indous, Mais comme il n'est bonheur complet en ce bas-monde.

Sans être criminel, je suis sous les verrous. Insensible aux attraits de nos vertes campagnes, Sur les flancs escarpés des aïes montagnes, Journallement je sers au touriste avide; Admis au Panthéon, j'appartiens à l'histoire, Pourtant qui veut sans moi parvenir à la gloire, Risque d'être incompris et ridiculisé.

ALCIDE CHAPEAU.

2. MOTS EN SÉRIE

o o o o o o
o o o o o
o o o o
o o o
o o
o
o o
o o o
o o o o
o o o o o

Un corps très dur — Une sortie
— Ancienne maison d'Italie
— Dans notre ville est un chemin
— Noie — Voyez dans par hemin
— Sans droit — Un pronom — De la France
Un chef-lieu de département
— En Corse, cours d'eau d'importance
— A la chaussure, assourment
— Article qui toujours étide
Joint à construction fort solide
Passons au mot générateur :
De maints chansons est l'auteur
Sa verve si rustique et pure
Le fit chanter de la nature

VICTOR BON-TEN.

1. Charade

HAT. — EAU. — CHATEAU

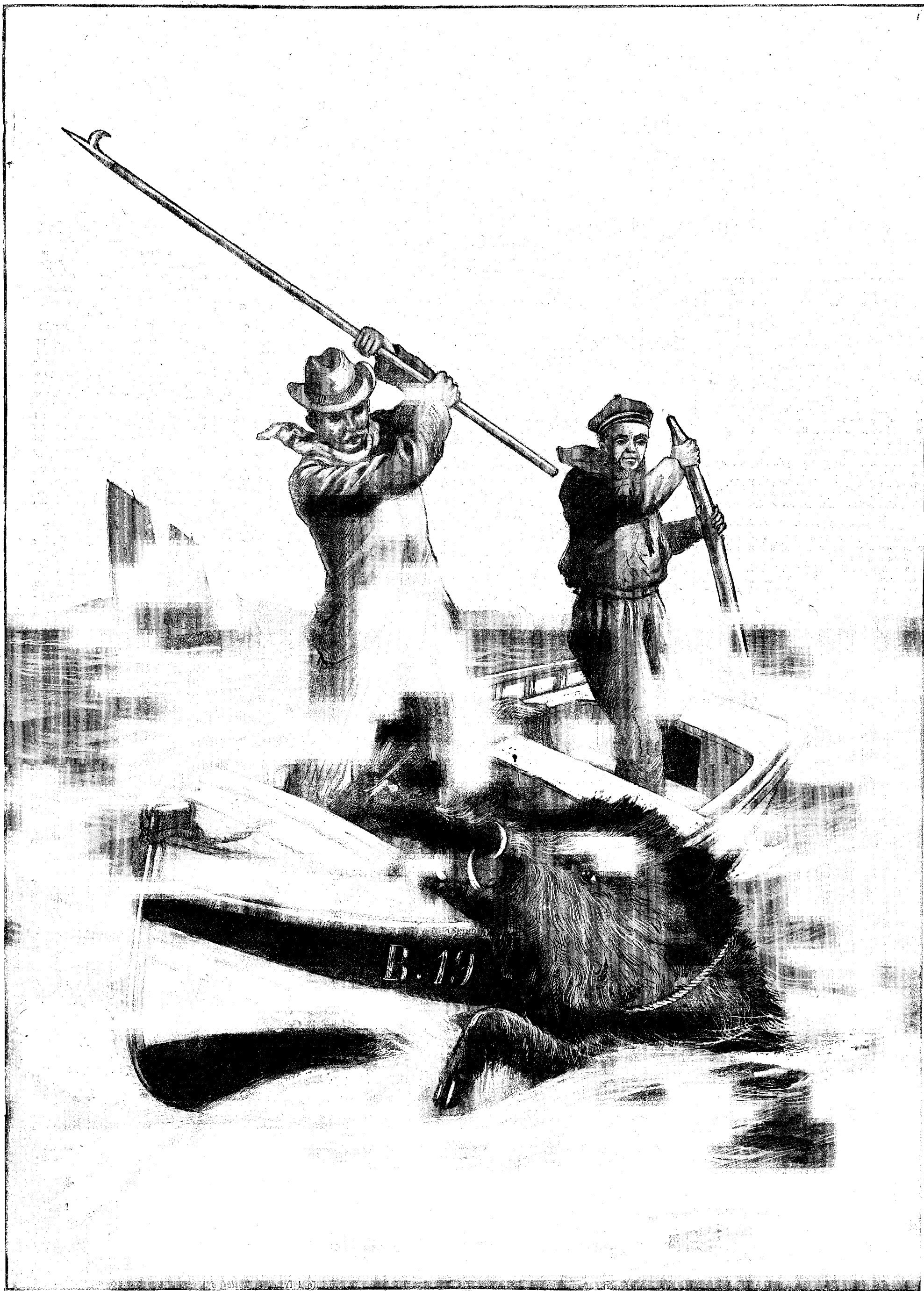
2. Enigme

LES DENTS

Solutions justes : Cosique — Pocahontas — Ch. Conti — Le gui — Tappr. banc — M. n. serré — Un amateur à Bonneval — Instigatice. — L'odipe de Marboné — Sancerre — Tobias Richette — L'ami Ral — Albert à Morpeller — A.R. à Nozes — Un Neurel à Audenge — Samat — Poncheron — Carmarant — Jules et Joséphine, rue Sadi-Carnot — Trebach et sa brune à M. rancé — L.G. Walleraud — Fernand de Courrières, au port — Deux jeunes Fonroquois.

Omis dans un précédent n° : Jules et Joséphine, rue Sadi-Carnot — Louis Constanton 1^{er}, maire en herbe de Lacarne — Tobias Richette — Julia et Gastar l'électrique.

Le gérant : HOUDIN



Une aventure extraordinaire
Un sanglier pêché en pleine mer.